Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 8

Artikel: Correspondance
Autor: Dardier / Chatelain, Héli
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133123

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

teur de 350^{m} au-dessus du niveau du lac, par un sentier très rapide, jonché de fragments de roches anguleuses, le long d'une pente nue, sur laquelle ne croît aucune plante, et où n'existe aucun animal. De l'autre côté du lac les montagnes du Lendou étaient enveloppées dans le brouillard.

Pour le retour, le steamer se remplit de moutons et de chèvres ainsi que de sel et de tabac; tous les hommes de l'expédition avaient tenu à en faire provision, et, pour les encourager à ce commerce, Émin-pacha leur avait donné des peaux de bœufs et une quantité considérable de cauries. Le vapeur suivit d'abord une direction N.-N.-E., puis il traversa le lac, pour venir jeter l'ancre à Tanjimoro, le village de Boki, d'où l'itinéraire de retour jusqu'à Wadelaï fut le même que celui qu'avait pris l'expédition au début de cette exploration.

CORRESPONDANCE

Lettre de Shoshong, de M. le Dr Dardier.

Shoshong, 16 mai 1887.

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup pour l'*Afrique*, que j'ai reçue il y a une dizaine de jours. J'ai eu grand plaisir à la recevoir à Shoshong. Si vous le permettez, je vous donnerai quelques détails sur notre voyage jusqu'ici, puis je vous parlerai un peu de Shoshong. Le 26 février je suis arrivé au Cap, où je restai 5 jours. De là nous allâmes, le Dr Casalis, M. Goy et moi, passer quelque temps à Stellenbosh, vrai paradis terrestre. Si le Kalahari lui ressemblait au moins quelque peu! Nous nous sommes arrêtés aussi à Wellington, c'était le moment des vendanges. J'ai essayé deux ou trois fois de boire du vin nouveau, mais il n'est pas comme le nôtre, il donne des maux d'estomac peu agréables. De Wellington le train nous emporta, pendant plus d'un jour et deux nuits entières, à travers le Karroo et le Veldt. De temps en temps, la monotonie de ces vastes plaines est coupée par de longues chaînes de collines bleuâtres et de peu de hauteur que l'on nomme Kopjes. Pendant le jour la chaleur était accablante; heureusement nous avions de l'eau fraîche. Pour la rendre fraîche, on remplit d'eau un sac de toile épaisse et serrée et on l'expose au soleil; l'évaporation se faisant rapidement à mesure que l'eau suinte à travers la toile, celle qui reste dans le sac devient très fraîche. Le Karroo n'est qu'une succession de vastes plaines de sable couvertes de mimosas et d'herbe, sans rivières et sans eau, sauf dans quelques réservoirs près des fermes et des stations du chemin de fer. Nous avons passé l'Orange sur un magnifique pont en fer. Je ne m'arrêterai pas à Kimberley, que tout le monde

connaît; il suffit de dire que les mines en sont remarquables, et que se trouver soudainement dans une ville éclairée à l'électricité au milieu du désert, fait un effet presque merveilleux. La Compagnie française fait, je crois, de très bonnes affaires.

Le mardi 29 mars, nous partons pour l'intérieur, M. et Mme Jalla dans un wagon, M. Goy et moi dans un autre, et derrière nous un *buckwaggon* pour nos bagages et d'autres colis de M. Coillard. Nous traversons le Vaal sur un beau pont en pierre et en fer, moyennant 5 shillings par wagon. *Barkley* est le premier endroit où nous nous arrêtons. Nous prenons un bain dans le Vaal, dont l'eau a une couleur chocolat, et nous réussissons à nous écorcher les tibias et à nous contusionner.

Taungs est une grande ville d'indigènes Ba-Tlapins, avec quelques maisons de trafiquants, une maison de poste et l'habitation de M. John Moffat, magistrat. Le chef de Taungs est adonné à la boisson, et dans quelques années l'eau-de-vie aura fait disparaître tous ses sujets. Rien ne peut résister à l'influence de l'alcool sur ces pauvres indigènes.

Vryburg, naguère le chef-lieu du Stellaland qui n'a vécu que dans l'imagination des Boers, car les Anglais l'appellent Vryburg district, est une petite ville de blancs, Boers, Anglais, traders et pasteurs. L'ivrognerie y fait de grands ravages.

De Vryburg à Mahekeng la route passe près du village indigène de Kunana, et malgré nous, nous avons dû traverser une partie du Transvaal, à la grande terreur d'un trafiquant qui marchait de conserve avec nous, et qui avait quantité de cartouches et autres munitions; si les Boers nous avaient pris, il aurait eu peut-être des centaines de livres à débourser.

Mahekeng, ou Mafeking, est pour ainsi dire le chef-lieu du Be-Chuanaland britannique. Il est composé de deux villes; la plus grande est la ville du chef Montsiva, chef des Ba-Rolong, une des plus jolies villes d'indigènes que j'aie vues jusqu'ici; la ville des blancs est à une petite distance sur le flanc de la même colline, mais plus élevée; c'est aussi le poste général du corps des policemen que sir Charles Warren a laissés derrière lui pour garder la frontière. Malheureusement, comme la plupart des policemen à Mafeking n'ont rien à faire, l'ivrognerie et l'immoralité leur font une guerre acharnée. Mafeking est naturellement la résidence de l'administrateur et des autres employés du gouvernement. La frontière du Be-Chuanaland anglais passe un peu au delà de Mafeking. Depuis cette limite jusqu'au 22° nord le pays est sous le protectorat anglais, ce qui ne plaît guère à Khamé, qui voudrait voir son pays tout entier sous la suzeraineté de la reine; il n'aime pas que l'on coupe son pays en deux, comme le fait ce 22me degré.

Kanyé est la résidence de Katsitsivi, chef des Ba-Ngwaketsi, ivrogne consommé; si son fils Batueng n'était pas auprès de lui, il ferait sottises sur sottises. La ville est bâtie sur le sommet de collines rocailleuses et les habitants sont à l'abri d'une attaque. Ils craignent les Boers dont ils ont déjà eu, dans le temps, à supporter les vexations.

Molopolole, chef-lieu des Ba-Kouéna, a pour chef le fameux Séchélé. Il nous a

dit qu'il se souvient bien de Livingstone à Kolobeng. Il est vieux et hydropique; il connaît parfaitement la Bible.

Mangwato, ou Shoshong, est le nom de la gorge où les indigènes vont puiser leur eau. La maison du missionnaire Hepburn, qui nous donne l'hospitalité, est bâtie sur une colline faisant face à la ville, et tout près de la gorge où se trouvent les puits. Nous sommes arrivés ici le 3 mai, espérant repartir au bout d'une quinzaine de jours. Malheureusement un wagon que M. Coillard avait envoyé du Zambèze est resté en plein désert, les bœufs ayant été piqués par la tsetsé; M. Jalla et M. Goy sont alors partis pour Prétoria afin d'y chercher des wagons que M. Coillard y a commandés.

Je reste ici pour le moment, mais je n'attendrai pas le retour de nos amis de Prétoria; je partirai avec un trader, M. Ingle, qui doit transporter une quantité de caisses pour M. Coillard. Nous prendrons les devants, afin de nous arrêter quelques jours de l'autre côté de la Nata pour chasser le gros gibier.

Khamé est un bel homme, haut de taille, solide malgré ses soixante ans. Il monte continuellement à cheval et s'occupe beaucoup du bien-être de son peuple. C'est un vrai gentleman, poli et affable. Il vient souvent prendre des repas avec nous. Il doit partir aujourd'hui pour une expédition contre les Ba-Séléka, installés près des Matsopong et que les Boers ont excités contre Khamé. Celui-ci a agi remarquablement bien, et accompagné du lieutenant Bates, de Mafeking, il ira, avec ses horsemen et son armée, sommer le chef de se retirer tout à fait chez les Boers ou de venir demeurer près de lui. Il a convoqué ce matin une réunion de prières dans son *Khotla* afin de demander à Dieu de diriger toutes choses.

Vous savez que le Dr Holub est à Linoka chez le missionnaire Jansen. Il paraît que pour le moment il ne désire pas retourner en Europe, mais qu'il aimerait mieux s'établir à Mangwato. Il travaille beaucoup pour ses collections. Je lis sur ma carte : route de Serpa Pinto et de Holub. C'est une plaisanterie! Serpa Pinto a été ramené du Zambèze par M. Coillard; il faudrait dire plutôt route de Coillard; celle de Holub est simplement la route des traders. M. Westbeach, qui est un trader, était au Zambèze avant lui.

Avez-vous lu l'ouvrage de Montague Kerr? Il renferme des inexactitudes. Il dit entre autres que la femme de Khamé est une femme de Lo-Bengula qui s'est enfuie de chez ce dernier. C'est une erreur; si M. Kerr avait pris ses renseignements directement à la source ou chez les missionnaires, il n'aurait pas fait cette méprise.

Quant à Farini, qui dit être allé au lac Ngami et, d'après sa carte, plus loin encore, les traders du lac Ngami et les indigènes n'ont jamais entendu parler de lui et ne l'ont jamais vu.

Je m'arrête. Il fait froid aujourd'hui; nous sommes en hiver, et le vent qui souffle la nuit dans mon wagon me gèle le visage. J'ai quatre couvertures et un duvet, et pourtant, le matin, je sens le froid. C'est que, coucher dans un wagon qui ferme mal correspond à coucher à la belle étoile chez nous. Quand le soleil ne brille pas, il fait froid et même très froid, relativement parlant. H. Dardier.

Lettre de Loulouabourg, du Dr Summers, transmise de Malangé par M. H. Châtelain.

Malangé, 30 mai 1887.

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu le numéro de l'*Afrique* de janvier, et puis espérer que les autres suivront régulièrement. — Durant le mois passé, ma santé n'a cessé d'être excellente et mes travaux ont continué leur marche régulière. — De nos stations d'Angola, point de nouvelles importantes.

De Benguella j'apprends que la mission de Baïlundo attendait un médecin et sa femme, par le vapeur de juin, et que celui de mars avait amené un nouvel assistant pour M. Arnot. Dès qu'il aura rejoint M. Swan à Bihé, ces Messieurs partiront ensemble pour le pays de Garanganja, où leur ami les attend.

Plusieurs lettres du Dr Summers, parties de Loulouabourg les premiers jours de janvier sont arrivées ici le 15 courant. Le contenu en étant plus propre à vous intéresser que ce que je pourrais vous dire sur Malangé, je me bornerai à vous en donner un résumé.

« De Malangé au Kassaï le pays est beau et fertile; les ruisseaux et les rivières coulent dans de profonds ravins, sans trop de marais. La population de cette région est clairsemée et en général très impertinente. Les *sanzalas,* sauf quatre ou cinq, sont très petites. En revanche, de ce côté-ci du Kassaï, le pays est d'une merveilleuse fécondité; la population est extrêmement dense, les villes sont grandes et les plantations excellentes.

« La monotonie des tracasseries mesquines du voyage ne fut interrompue qu'une fois par un incident de guerre, à une journée de marche à l'est du Kassaï. Un vieux voleur, qui se faisait passer pour roi, entra dans le camp accompagné d'hommes armés et suivi d'une longue procession, et exigea soixante pièces de cotonnade. Cette demande était injuste, car nous ne passions pas à travers le territoire qu'il disait lui appartenir, aussi je refusai de lui donner quoi que ce fût. Alors il nous menaça de nous déclarer la guerre, disant « qu'il verrait bien comment nous avancerions le lendemain. » Par l'intermédiaire de Germano, je lui répondis « qu'il était libre de nous attaquer, que nous avions assez de fusils et de poudre, que le voyage avait manqué d'aventures, etc. » Le lendemain, nous nous mîmes en marche, formant la caravane de manière à ne pas exposer les femmes, les enfants et le bétail. Nous fîmes une marche de 7 kilom. et entrâmes dans une vallée assez ouverte et plantée, du côté opposé, d'un bois aux arbres serrés. Ici nous vîmes que derrière chaque arbre se cachait un Kioko armé, prêt à nous barrer le passage. Nous fîmes halte, formâmes une avant-garde de nos meilleurs hommes, quelques-uns montés sur des bœufs, puis tout à coup nous poussâmes en avant. L'attaque fut accompagnée de cris et de hurlements tels que les nègres seuls peuvent en produire, et en moins de cinq minutes tous les Kiokos avaient disparu. Nous rentrâmes dans notre ligne accoutumée, avec des gardes

armés de chaque côté et achevâmes notre marche sans autre incident. Le soba nous envoya des messagers pour faire la paix et exprimer son regret d'avoir été si exigeant, assurant que c'étaient d'autres sobas qui l'y avaient forcé. Ainsi l'aventure prit fin sans qu'un seul coup de feu fût parti ni d'un côté ni de l'autre. Les poumons, des poumons robustes, ont plus de pouvoir ici que la poudre et les fusils !

« Les *Ba*-Chilangué — et non *Tu*-Chilangué — s'étendent du Kassaï au Loubilache. A peu d'exceptions près, ils sont doux et très intelligents. Ils sont toujours heureux de voir un homme blanc, et, en parcourant leur pays, celui-ci ne reçoit que des salutations de leur part.

« Quand on rencontre un indigène, il dit : *Moyo, mulengala, moyo!* « Votre santé, monsieur, votre santé ! » La capitale de Mukengué a près de 8,000 habitants. Tout son pays est couvert de grandes « *sanzalas* » de 500 à 3000 habitants, et partout on désire l'arrivée de blancs. Tout le monde aime à se vêtir à l'européenne ; les haillons, n'importe lesquels, sont très recherchés et se vendent à bon prix. Presque tous les Ba-Chilangué sont artistement tatoués par tout le corps; mais la mode s'en perd. Les sobas ont, pour la plupart, de bonnes maisons de boue, semblables à celles de Malangé. Prenant pour modèle une chaise pliante du lieutenant Wissmann, presque tous les chefs s'en sont fabriqué de semblables. Les natifs tissent une excellente étoffe avec la fibre du palmier. — En général, ils portent autour de la taille un cordon duquel pendent un morceau d'étoffe par devant et un autre par derrière. Les enfants, jusqu'à l'âge de douze ans, ne portent, le plus souvent, que le cordon. La terre produit en abondance du maïs, du millet, du riz, du manioc, des haricots et des pois, des tomates, des arachides, etc. L'huile de palmier ne manque pas. Les moutons et les chèvres se vendent à raison de 3-4 mètres de cotonnade la pièce; les poules, à cinquante centimètres. Le chasseur y trouve des buffles, des sangliers, des antilopes, des pintades, etc.

« A l'exception de quelques points isolés, le climat peut être déclaré salubre et agréable. Point de *jiggers*, mais beaucoup de puces.

« Le culte de la *liamba*, prévaut toujours. Quoique nuisible à bien des égards, il a produit quelques heureux changements. Sous l'effet de la liamba, ses adeptes lancèrent toutes leurs flèches, leurs arcs et leurs assagaies dans la Louloua, en disant qu'une nouvelle ère de paix et de félicité devait commencer; toutefois ils conservèrent leurs fusils. Obéissant à une autre inspiration, ils jetèrent tous leurs fétiches à l'eau, comme autant d'absurdités. Il y a donc maintenant quelques millions d'indigènes qui sont délivrés du culte avilissant des-fétiches.

« La station de Loulouabourg est située sur une colline près de la Louloua, à une dizaine de kilomètres au nord de la résidence de Mukengué. Elle possède de bonnes plantations, du bétail, plus de cent moutons, des chèvres, des pigeons, etc.

« La station de Louebo, où le Dr Summers s'était rendu dans le vain espoir d'y rencontrer l'évêque Taylor, n'est pas si bien placée au point de vue sanitaire, et le docteur recommande aux nouveaux arrivants de s'y arrêter le moins possible.

« Afin de n'être pas à la charge de la station où il est hébergé, le docteur fait des collections de plantes médicinales pour l'État du Congo. Avant de pouvoir ouvrir une école ou établir une station missionnaire, il doit en avoir obtenu l'autorisation de la part de l'Administrateur général. En attendant il traite les patients qui viennent le consulter et étudie la langue du pays. Un jeune garçon, appelé Kalombo, qui avait accompagné Pogge à Malangé, où le Dr Summers l'engagea, lui rend de grands services dans cette étude.

« Après avoir tué quatre des neuf têtes de bétail que les sobas lui donnèrent sur la route, il lui en reste cinq, et, tous comptes faits, leur valeur est à peu près égale à celle des présents qu'il a dû faire aux chefs.

« Tout lui paraît être préparé, chez le peuple de Mukengué, pour une transformation prompte et radicale dans le sens du christianisme et de la civilisation. »

Héli Chatelain.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Léopold Baraban. A travers la Tunisie. Étude sur les oasis, les dunes, les forêts, la flore et la géologie. Paris (G. Rothschild), 1887, in-8°, 227 p., ill. et carte, fr. 12. — Pendant que M. de Lanessan parcourait la Tunisie pour se rendre compte de sa situation politique, industrielle et commerciale, d'autres chercheurs l'étudiaient à des points de vue différents, ceux-ci en simples touristes, ceux-là comme agents du gouvernement de la métropole. M. Baraban est du nombre de ces derniers. Chargé, en 1885, d'une mission par M. le ministre de l'agriculture, il a exploré particulièrement la région côtière et le pays des chotts, pour en déterminer scientifiquement la constitution géologique et les productions.

Grâce aux connaissances spéciales acquises dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur des forêts en France, et à la compagnie de M. Lefebvre, directeur des forêts de la régence, l'auteur de ce livre a pu lui donner ce cachet d'exactitude et de sérieux qu'on ne retrouve pas au même degré dans tous les récits d'exploration. Là où le voyageur ordinaire a simplement trouvé matière à quelques remarques intéressantes sur la nature du pays et les mesures à prendre pour l'améliorer, le forestier va plus à fond, analyse chimiquement le terrain, étudie l'action des vents et des cours d'eau, et indique, presque à coup sûr, les cultures ou les essences qui lui conviennent.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*